



HAL
open science

Les revues intellectuelles et l'Action française après 1918.

Hervé Serry

► **To cite this version:**

Hervé Serry. Les revues intellectuelles et l'Action française après 1918.. Michel Leymarie, Jacques Prévotat (dir.). L'Action française, culture, société et politique, Presses du Septentrion, pp.336-346, 2008, 2757400436. 10.4000/books.septentrion.39300 . hal-03052198

HAL Id: hal-03052198

<https://hal.science/hal-03052198v1>

Submitted on 10 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les revues intellectuelles et l'Action française après 1918. Hégémonie de la pensée maurrassienne et ajustements catholiques.

Hervé Serry

Les « cerveaux collectifs » que sont les revues, pour reprendre une formule de l'écrivain et critique belge Fagus¹, donnent accès, par le biais des contenus et, le cas échéant, le dépouillement des archives qui permettent de reconstituer les réseaux dont elles sont le produit, aux systèmes d'oppositions qui structurent un espace intellectuel. Durant les trois premières décennies du XX^e siècle, la confrontation permanente qui oppose les périodiques se revendiquant principalement du catholicisme et ceux gouvernés par la pensée de Charles Maurras et la ligne d'Action française est un indicateur de la place des problématiques maurrassiennes dans le monde catholique.

Au sein de la « renaissance littéraire catholique » des années 1905-1935², c'est-à-dire au sein d'une génération d'écrivains catholiques prenant la défense intellectuelle de l'Eglise, le rapport à l'Action française comme puissance idéologique et politique, comme lieu d'influence sur les élites, est structurant et organise la création des principaux lieux de débats catholiques de cette période, à commencer par les revues. Le panorama, tracé ici à grands traits, est construit à partir de l'idée de la nécessaire dissociation des dimensions littéraires, politiques ou religieuses de l'engagement de ces écrivains. Dans la pratique chacune de ces logiques est mêlée. Toutefois, la volonté d'apparaître comme de « véritables » écrivains, mais aussi de « véritables » catholiques, auprès de leurs pairs, écrivains d'une part et religieux, d'autre part, organise fortement les alliances possibles, avec le maurrassisme, mais aussi avec l'autre pôle esthétique majeur de cette période, l'art pour l'art, que *La Nouvelle revue française* incarne. Le corpus des revues à considérer se définit par les relations effectives qui existaient entre les groupes d'animateurs de ces périodiques. Ces alliances sont rendus visibles par le biais des collaborations croisées, des recensions, des échanges d'annonce.... Ce travail permet de reconstituer la dynamique d'un

1 Fagus, *Revue littéraire*, janvier 1906, p. 65-72. Sur les revues : Anna Boschetti, « Des Revues et des hommes », *La Revue des revues*, n°18, 1994, p. 51-65 et « *Les Temps modernes* dans le champ littéraire », *Ibid*, n°7, printemps 1989, p. 6-13.

2 Hervé Serry, *Naissance de l'intellectuel catholique*, Paris, Editions La Découverte, 2004, 371 p.

champ des revues qui fait apparaître une sorte de relations triangulaires où les périodiques catholiques répondent sans cesse aux périodiques maurassiens et à *La Nouvelle revue française*. Par ailleurs, il ne faut pas se limiter aux périodiques strictement littéraires, mais l'analyse des dynamiques à l'œuvre impose de considérer des lieux de publications confessionnelles, à l'instar de *La Revue des jeunes* des dominicains qui pèse sur certains débats esthétiques où elle s'implique.

Les revues permettent de considérer un état des prises de positions (à rapporter, bien entendu, aux propriétés sociales des individus) dans une configuration dynamique et non reconstruite selon des enjeux postérieurs. De ce point de vue, le travail sur archives et particulièrement les correspondances donnent à voir la mise en place des prises de positions publiques. On peut ainsi en venir au système de coordonnées, de polarité, de relations obligées, qui gouverne un espace de production intellectuelle.

Une approche chronologique du travail des thématiques maurassiennes sur les périodiques catholiques montre autant les ressorts que les évolutions de cette confrontation. A ce niveau d'analyse, on peut donc repérer trois périodes. Les années 1910 qui constituent une phase préparatoire. Des intellectuels catholiques tentent d'affirmer leur présence dans le champ intellectuel. La puissance de la ligue nationaliste sort renforcée de la guerre. En conséquence, nous verrons comment un périodique comme *Les Lettres* peut tenter d'exister, comme lieu d'union des catholiques, pour contrer l'omniprésence de la pensée de Maurras.

La fragilité des moments d'affirmation

Robert Vallery-Radot, l'un des jeunes écrivains qui s'impose rapidement comme un meneur dans les milieux intellectuels catholiques, est très proche, intellectuellement, de la pensée de Charles Maurras. Au sortir de la première guerre, qu'il a accomplie au front dans des conditions très difficiles, il répond à un jeune prétendant qui, à la recherche d'un « guide en littérature », s'adresse à lui :

« C'est sur vous que nous comptons ; nous allons en avant-garde, en éclaireurs, dans le terrain bouleversé par trois cents ans d'impiété, de scepticisme, de désordre spirituel, social et politique (trois effets d'une même cause). Nous sommes l'avant-garde, mais c'est votre génération qui occupera le terrain conquis et l'organisera (...). Lorsque je suis parti pour la guerre, c'était ma grande angoisse : que pensait la génération suivante ? N'allait-elle pas réagir contre nous, retourner aux jardins d'orgueil et de dilettantisme ? Et voici qu'au contraire des voix comme la vôtre, nous

crient de toutes parts, qu'une belle légion nous suit dans nos durs chemins. Merci et que Dieu nous illumine !³ »

Les fondations de cet espoir placé dans une éclosion catholique après la guerre remonte aux lendemains de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat et de la crise « moderniste » en 1907. En effet, Robert Vallery-Radot est à l'origine de la première revue littéraire se réclamant explicitement d'une esthétique catholique. Cette revue, les *Cahiers de l'Amitié de France* dont il prend progressivement la direction dans les années 1910 (avec François Mauriac et Eusèbe de Brémond d'Ars), affirme une ligne catholique à part entière et autonome. Cette autonomie qu'elle entend défendre consiste notamment à prendre ses distances à l'égard de Charles Maurras et de l'Action française. Cependant, cette démarcation est difficile à établir tant les racines du projet d'une revue pleinement catholique s'entremêlent avec certains éléments directeurs de la ligne maurrassienne.

En effet, Robert Vallery-Radot tente d'abord d'annexer une revue pleinement d'Action française, *La Plume politique et littéraire* associée à la Conférence Bonald qui rassemble de jeunes royalistes issus de la noblesse et de la bourgeoisie pour promouvoir la contre-révolution, la monarchie et la religion. Cette proximité pose problème et l'inflexion politique de *La Plume* est une entrave au développement d'une esthétique catholique. Une logique de jeunes entrants alimente cette volonté d'agir en « écrivain » sans se cantonner à une ligne politique. François Mauriac qui est le plus « littéraire » des jeunes auteurs associés à Robert Vallery-Radot se méfie de cette dimension. Celui-ci admet vite que l'engagement politique au côté de Maurras est un frein pour imposer une nouvelle ligne esthétique.

Lorsque Vallery-Radot, Mauriac et Bremond d'Ars investissent les *Cahiers de l'Amitié de France*, une revue régionaliste inspirée, notamment, par les idées félibres et Charles Maurras, la volonté de mettre en avant leur ambition littéraire pose des difficultés similaires. Aux débuts des années 1910, Vallery-Radot s'insurge de voir Paul Claudel, Francis Jammes ou Louis Le Cardonnell devoir donner leurs œuvres à des revues non catholiques, dont *Le Mercure de France*. Simultanément, il imagine, un peu exalté, une Fédération d'écrivains catholiques, qu'il appelle aussi Confédération Générale du Travail catholique. Il revendique un « catholicisme intégral », c'est-à-dire une vision de la foi « qui en exclut toute autre esthétique comme en morale et en sociologie⁴ ».

3 Lettre de Robert Vallery-Radot à Louis Chaigne, 19 mars 1918 (Archives Louis Chaigne).

4 La rédaction [R. Vallery-Radot], *Cahiers de l'Amitié de France*, mars 1912, p. 71.

Ce « catholicisme intégral » doit permettre de singulariser sa démarche des revues concurrentes. D'une part, de la branche néo-classique du maurrassisme « littéraire » : *La Revue critique des idées et des livres* d'Henri Clouard. D'autre part, nous l'avons déjà évoqué, de *La NRF*. Celle-ci partage avec le pôle maurrassien un cheminement similaire qui aboutit à une rupture avec le symbolisme et une revendication de classicisme. Elle se démarque quand Gide critique l'étroitesse des positions esthétiques des maurrassiens.

« L'empirisme organisateur » gouverne explicitement la *Revue critique des idées et des livres*. Clouard et les siens, si on en juge les échanges entre revues, s'impose assez vite dans les années qui précèdent la guerre comme une rivale possible de *La NRF*. Elle s'en veut l'opposant : selon l'un de ses rédacteurs son but est de « contrebalan[cer] par son "néo-classicisme" les fantaisies anarchiques de *La NRF* » en préservant, par ailleurs, une « élite (...) des vulgarités du journalisme »⁵.

Il faut évoquer *Les Guêpes* de Jean Marc Bernard. Ce périodique partage l'essentiel des positions de la *Revue critique des idées et des livres*. Toutefois, son ton est plus radical. Là aussi les idées circulent d'un pôle à l'autre : Jean Marc Bernard, à l'occasion d'une sorte de manifeste, affirme que sa revue prône « le rétablissement de la monarchie nationale traditionnelle et de l'ordre romain perpétué par le catholicisme »⁶.

On le constate, les représentants de l'art pour l'art autant que ceux qui se revendiquent de Charles Maurras, partagent certains élan spiritualisant, voire catholiques ou chrétiens. Paul Claudel, Jacques Rivière et Francis Jammes représentent cette vision religieuse à *La NRF*.

Dans cette configuration, affirmer sa singularité est difficile. D'autant plus que Robert Vallery-Radot est sensible aux idées maurrassiennes. Il est significatif cependant qu'aucun lien ne se noue entre les représentants de la « renaissance littéraire catholique » et la jeune génération des disciples de Maurras. Les enjeux de la concurrence pour l'accès à la reconnaissance littéraire priment. À cette période, la question littéraire, comprise comme la nécessité d'exister comme catholique dans le champ littéraire, détermine largement les alliances possibles. « Nous ne pouvons plus piétiner sur les talons de l'A.[ction]F.[rançaise] ; cela nous stériliserait. Ne vous semble-t-il pas qu'elle est bien vieille notre chère A.F., (...). Seule reste éternellement jeune la Vie féconde dans le Christ incarné », écrit Robert Vallery-Radot à Eusèbe de Bremond d'Ar

5 Gilbert Maire, *Aux marches de la civilisation occidentale*, Paris, Baudinière, 1929, p. 155.

6 Jean-Marc Bernard, *Les Guêpes*, décembre 1909, p. 153-156.

qui est de tous le plus proche de la ligue nationaliste⁷. Est-ce l'emportement des premiers moments d'un mouvement de « renaissance catholique » à l'avant garde duquel il se pense et dont il ne peut imaginer que la réussite éclatante ? Probablement. Sans doute faut-il y voir également l'expression d'un moment de sa carrière qui voit la réalisation concrète de ses projets d'écrivain. Les nouvelles responsabilités qu'il acquiert lui imposent une lecture plus littéraire que politique. La position d'auteur catholique qu'il espère occuper à partir de la nouvelle tribune que doit être les *Cahiers* lui permet de laisser de côté – un temps au moins –, le nationalisme intégral.

Les recompositions d'après guerre

Les quatre années de guerre mettent entre parenthèse, par l'effet de la censure notamment, la liberté d'action des intellectuels. La fixation des débats sur l'Union sacrée et les moyens de la victoire et une économie peu favorable aux entreprises intellectuelles contribuent à l'émergence de nouvelles positions. La guerre transforme le paysage intellectuel français qui se redéfinit à la faveur des débats concernant la société qui doit sortir du conflit⁸. À l'image de l'omniprésence du discours nationaliste, la guerre renouvelle les valeurs et les clivages. La situation de crise brouille les repères, mais les principales oppositions de l'avant-guerre demeurent : les maurrassiens et les proches de Gide restent les centres d'attraction du pôle conservateur. Cette politisation des enjeux est perceptible dans les discours des uns et des autres. Ainsi Jacques Rivière de *La Nrf* écrit à Jean Schlumberger à l'occasion des discussions menées en 1918 pour décider la ligne de la revue publiée par Gaston Gallimard « Y a-t-il encore une place pour une revue qui ne soit pas politique » ?⁹ C'est le moment d'un affrontement au sein de *La Nrf* entre Henri Ghéon, un converti qui se rapproche alors de l'Action française, et les partisans de l'art pur dont Jacques Rivière. Ce dernier se méfie notamment de la disparition de l'esprit critique que la guerre a favorisée. Dans ce contexte, l'Action française a gagné en puissance et de nombreux intellectuels lui apportent leur soutien ou se tournent vers elle. Le mouvement maurrassien atteint un « premier apogée » qui récompense l'activisme jamais démenti d'une équipe d'auteurs dirigée par Charles Maurras et Léon Daudet qui s'enrichit

7 Lettre de Robert Valléry-Radot à Eusèbe de Brémond d'Ars, 11 janvier 1911, cité par Louis-Aphonse Maugendre, *La Renaissance catholique. Au début du XX^e siècle*, Paris, Beauchesne, 1963, tome 1, p. 174-175.

8 Anne Rasmussen, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, Editions La Découverte, 1996.

9 Lettre de Jacques Rivière à Jean Schlumberger, [1918], cité par Jean Lacouture, *Une Adolescence du siècle. Jacques Rivière et La N.r.f.*, Paris, Seuil, 1994, p. 365.

alors de jeunes éléments catholiques comme Massis, Maritain et Ghéon. Au début des années 1920, le maurrassisme sature le champ littéraire. Cette omniprésence semble bien soutenue par ce qu'André Gide, certes témoin à charge, définit comme une « terreur littéraire » organisée par les maurrassiens sur le mode d'un « “Soyez avec nous, ou vous ne serez pas. Nous vous empêcherons d'être” »¹⁰.

Les *Cahiers de l'Amitié de France* de Mauriac et Vallery-Radot ont disparu en 1916, sous la pression des dominicains de la *Revue des jeunes*. Les clercs ont usé de leur pouvoir auprès de ces apprentis intellectuels pour s'annexer le potentiel que représentait une revue d'écrivains catholiques en 1918. La dimension politique n'est pas absente de cette disparition, mais la subordination religieuse est son élément moteur. Après guerre et durant quelques mois, la *Revue des jeunes* connaît une effervescence certaine et une montée en puissance (comme en témoigne notamment une alliance passagère avec Henri Massis pour créer un organisme d'intellectuels). Elle est dotée d'un public non négligeable et d'une prétention littéraire notable pour une revue confessionnelle. C'est notamment elle qui publie les récits de convertis très en vogue alors, dont celui de Paul Claudel¹¹.

Un autre changement intervient. Il concerne une recomposition des forces entre maurrassiens et catholiques. L'éphémère tentative de reprise de *L'Univers*, le titre historique mais déclinant de Louis Veuillot, par Robert Vallery-Radot en est un signe parmi d'autres. Sur le modèle de la ligue nationaliste de Maurras, *L'Univers*, au service de la cause française et de l'Eglise, doit être l'organe des forces catholiques qui entendent exiger que l'engagement catholique consenti pendant la guerre débouche sur une reconsidération de la place de la religion dans la société française¹². Vallery-Radot partage cette vision : *L'Univers* doit faire pour le catholicisme « ce que L'Action française fait pour le nationalisme ». Il radicalise alors ses positions politiques et s'éloigne de la littérature. L'urgence du temps qu'il imagine le conduit à rejeter la *Revue des jeunes* qui ne se « met plus en colère ». Il écrit ainsi au dominicain Dom Besse :

« J'ai peur que le démon du libéralisme ne fasse des siennes parmi nos amis. (...) Je ne peux croire que [la *Revue des jeunes*] qui promettait tant

10 Eugen Weber, Eugen Weber, *L'Action française*, Paris, Fayard, 1985, p. 109-134. Lettre d'André Gide à Roger Martin du Gard, 4 novembre 1922, André Gide, Roger Martin du Gard, *Correspondance, 1913-1934*, Paris, Gallimard, 1968, p. 199.

11 Voir lettre de Paul Claudel à Louis Massignon, 17 novembre 1913. Paul Claudel, Louis Massignon, *Correspondance. 1908-1914*, Paris, Desclée, 1973, p. 211.

12 Maurice Talmeyr, *L'Univers*, 16 février 1919, p. 99-100.

dégénère en vulgaire magazine et n'ait pour principale ambition que de démarquer la *Revue hebdomadaire* ; (...) et je crains que la belle ardeur doctrinale d'avant la guerre, le beau réveil intellectuel ne se soit endormi »¹³.

Indiquons ici que, sous la houlette de François Le Grix, *La Revue hebdomadaire* connaît une certaine audience mais qu'elle s'avère beaucoup trop conservatrice. Ses ambitions littéraires sont faibles et l'on pourrait la comparer à *La Revue des deux mondes* de ce point de vue. Elle attire des auteurs comme Henri Bordeaux. Il ne faut cependant pas négliger le fait que son public conséquent peut en faire un lieu de passage pour de jeunes auteurs en quête de reconnaissance. Plus vivante et en pleine ascension, la *Revue universelle* constitue un pôle de fixation. On sait comment Henri Massis ne ménagent pas ses forces pour convaincre le philosophe thomiste Jacques Maritain de se rallier véritablement à ce projet. Il tente de lui expliquer que cette revue « sera tout ensemble catholique et française » [1919]. La liste des intellectuels qui se rallie au Manifeste pour un parti de l'intelligence en 1919 est un autre signe de cette audience conséquente¹⁴.

Cette recomposition, dont l'Action française et la pensée de Charles Maurras sortent renforcées, obligent les prétendants catholiques à une position dans le champ intellectuel à affirmer leur singularité. Cette ambition est portée par le retour des catholiques, à la faveur de leur contribution à l'effort de guerre, dans le jeu social¹⁵.

L'union des catholiques

Comment le mouvement de « renaissance littéraire catholique » va-t-il pouvoir exister dans cette configuration ? Comment l'idée d'une « action intellectuelle » oeuvrant de manière simultanée à l'« action catholique » dans le domaine social peut poursuivre les premiers jalons posés, avec difficulté, par les *Cahiers de l'amitié de France* aux débuts des années 1910 ? Une revue va symboliser cette velléité : *Les Lettres*. Elle a été fondée en 1913 mais ne connaît son véritable essor qu'en 1919. Gaétan Bernoville est l'initiateur de ce périodique. Ce jeune bourgeois est un temps tenté par la prêtrise. Toutefois, il transforme sa vocation religieuse en vocation littéraire

13 Lettre de Robert Vallery-Radot à Dom Besse, 2 mars 1919 (Archives de l'abbaye de Ligugé).

14 Jacques Prévotat, « Autour du parti de l'intelligence », Pierre Colin (dir.), *Intellectuels chrétiens et esprit des années 1920*, Paris, Cerf, 1997, p. 173. (p. 169-193).

15 Jacques Fontana, *Les Catholiques français pendant la Grande Guerre*, Paris, Cerf, 1990. Annette Becker, « Les Eglises et la guerre », Jean Jacques Becker, *Les Français dans la Grande guerre*, Paris, Laffont, 1980, p. 168-180.

et devient un animateur majeur de la « renaissance littéraire catholique » des années d'après-guerre.

Les Lettres ne sont pas le seul lieu d'affirmation d'une spécificité catholique, mais elles concentrent l'essentiel des discours et demeurent malgré tout le lieu central du mouvement intellectuel catholique. Il faudrait évoquer une nébuleuse de revues composée des *Cahiers catholiques* de l'abbé Roblot, du *Bulletin des catholiques écrivains* de Joseph Lotte et d'autres initiatives intellectuelles, comme la « Semaine des Ecrivains catholiques », adossée aux *Lettres*, qui furent pendant dix ans, de 1919 à 1929, un lieu de rassemblement annuel des intellectuels catholiques.

L'histoire des *Lettres* de Gaëtan Bernoville est symptomatique du rôle de ces revues catholiques dans l'entre-deux-guerres, tout particulièrement vis-à-vis de l'influence maurrassienne. Ce périodique, sans reconnaissance réelle avant la guerre, renaît avec certains moyens après l'armistice. Si Bernoville envisage d'abord de s'allier avec Henri Massis, imaginant alors ce que pourrait être la *Revue universelle* déjà évoquée, il préfère ne pas suivre cette piste. Les difficultés rencontrées par Massis pour mener à terme son projet le réjouissent car elle lui ménage une marge de manœuvre pour relancer sa revue. Toutefois, il veille à ce que les collaborateurs des *Lettres* soient bienveillants à l'égard d'Henri Massis. Selon lui, l'initiative du Manifeste pour un Parti de l'intelligence va dans le bon sens. Toutefois, en octobre 1919, il imagine, pour affirmer sa différence, créer un « Parti de la foi ». En effet, les catholiques ne peuvent limiter leur action à la raison et à l'intelligence. En réponse à un correspondant anonyme – en fait Maurice Vaussard de la *Revue des jeunes* –, la proposition d'un « Parti de la Foi » est approuvée par Bernoville. L'urgence de la situation sociale et politique nécessite de ne pas perdre de vue « la doctrine (...) de l'Intelligence » qui demeure comme une « barricade » élevée devant les « idées qui logées de force dans le cerveau des ouvriers, descendront, si l'on y prend garde, dans leurs poings sous forme de fusils... » Mais un « Parti de la Foi » permettrait de « durablement construire »¹⁶.

Une polémique avec Henri Ghéon, qui, dans le *Bulletin des écrivains catholiques*, présente Charles Maurras comme le plus grand défenseur de la religion catholique et de l'Eglise, confirme cette option. Gaëtan Bernoville affirme une voie autonome, française et catholique. Les catholiques ne peuvent pas s'en remettre à un non catholique, Maurras, « fut-il¹⁷, et c'est très probablement le cas, le premier penseur de ce temps ».

16 Gaëtan Bernoville, *Les Lettres*, 1^{er} octobre 1919, p. 529-562.

17 Gaëtan Bernoville, *Bulletin des écrivains catholiques*, 20 juillet 1920, repris dans *Les Lettres*, 1^{er} décembre 1920, p. 688-693. Pour le détail de ces débats : Hervé Serry, *Naissance de l'intellectuel catholique*, op.cit., p. 188.

Très vite soutenue par la hiérarchie catholique, notamment par le cardinal Baudrillard à l'Institut catholique de Paris, Bernoville parvient à occuper une place ouverte par la nécessité de ne pas laisser l'Action française dominer la pensée catholique. Durant les années 1920, il fait de l'« union des catholiques » le leitmotiv de son action et parvient à attirer à lui, dans les pages de sa revue, l'essentiel des penseurs catholiques de son temps. A l'instar de Jacques Maritain qui ne peut, malgré toutes ses réticences à l'égard des *Lettres* – qui accueillent notamment des blondéliens et des bergsoniens –, se passer d'une telle tribune. Tous les courants du catholicisme d'alors, y compris les plus proches de Maurras, collaborent aux *Lettres*. On y retrouve par exemple, René Johannet et Henriette Charasson qui sont les auteurs les plus réguliers du périodique. Et encore, Paul Cazin, Stanislas Fumet, Paul Jury, Louis Chaigne, Maurice Vaussard, Jean Calvet... La « Semaine des écrivains catholiques », dans la souplesse que permettent des conférences et des débats, remplit aussi cette fonction de rassemblement. S'exclure de ce lieu devient vite la manifestation d'un refus de voir les catholiques s'unir autour de l'Eglise. Une position alors intenable. Cette « union » est une manière de créer, face aux revues maurassiennes, mais aussi en marge de la revendication esthétique de la collection de Jacques Maritain, le « Roseau d'Or », un espace fédérateur, en quelque sorte, par défaut. La ligne éditoriale des *Lettres* est relativement fragile si l'on soustrait de ses sommaires les contributions qui participent des débats qui occupent alors les différentes pensées catholiques. Son originalité intellectuelle, affaiblie par les tiraillements internes, est relativement faible. Sa fonction principale se résume à être un lieu de rassemblement.

De ce point de vue, les grandes polémiques dont *Les Lettres* ont été le vecteur – à l'instar de « l'enquête sur nationalisme » lancée par Maurice Vaussard en 1923 qui s'oppose autant aux idées de Maurras qu'à celles de Marc Sangnier –, révèle cette fonction de centre autant qu'elles montrent comment la revendication d'une « union » rend possible l'émergence d'un discours intellectuel catholique rénové, qui émane, notamment, des courants encore minoritaires, comme les démocrates-chrétiens.

La place des *Lettres* est brutalement remise en cause au moment des déboires de l'Action française avec le pouvoir romain. La condamnation de 1927 contribue au délitement de la stratégie d'union qui n'a plus de sens. L'audience de l'Action française et des idées de Maurras parmi les intellectuels catholiques est remise en cause et la nécessité d'un espace contiguë à cette présence devient sans utilité. Une autre période s'ouvre et *Les Lettres* disparaissent progressivement. Elles laisseront leur place, dans le cadre des revues de la « renaissance littéraire catholique », à *Vigile*. Sous la luxueuse couverture de ce périodique, d'abord publié par Bernard Grasset puis par Desclée de Brouwer, on remarque les signatures de Jacques

Maritain, Paul Claudel ou Gabriel Marcel. Charles du Bos, François Mauriac et le père Humbert Clérissac en sont les maîtres d'œuvre¹⁸. Dès la première livraison, *Vigile* s'affirme totalement apolitique. « Le catholicisme n'étant à aucun degré un parti, *Vigile* n'a pas de programme – sinon d'offrir à quelques écrivains catholiques tant étrangers que français le lieu de rencontre où ils puissent collaborer en parfaite communauté de foi, selon le mode d'expression propre à chacun d'eux¹⁹ ». Ce périodique, malgré l'espoir d'en faire une « contre-*Nrf* », n'aura aucune audience. Les raisons d'être d'un mouvement de « renaissance littéraire catholique » ne sont plus. Celles de tenter de faire barrage, en quelque sorte, à l'omniprésence maurrassienne parmi les partisans de l'Eglise romaine, non plus.

La nécessité pour des groupements catholiques, et parmi eux les revues, de trouver des espaces d'expressions en marge du maurrassisme dans ces différentes composantes, c'est à dire, avec ou à proximité de Maurras, mais sans s'y laisser réduire, est donc une ligne de force déterminante pour saisir la dynamique intellectuelle de ces milieux pendant l'entre deux guerres. Elle n'est toutefois pas le seul motif à l'œuvre durant cette période complexe. Il aurait fallu évoquer pourquoi plusieurs dizaines de jeunes prétendants à la carrière d'écrivain sont conduit à se lancer dans la défense de l'Eglise et de la religion par le biais esthétique, en créant des revues, parfois en luttant contre leur attachement premier à l'Action française ou à l'Eglise. Pour beaucoup, nous avons à faire à des « écrivains prêtres » qui auraient été au XIX^e siècle des « prêtres écrivains ». L'analyse des trajectoires individuelles de ces écrivains, replacée dans les logiques des milieux intellectuels et religieux de leur époque, permet de voir sur quelles ressources s'appuient cet engagement. Elle donne, au-delà des limites de la personification induite par la biographie ou les biographies croisées, les moyens de comprendre la rencontre qui se fait alors entre de jeunes entrants dans la carrière littéraire et l'Eglise animée alors d'un discours de reconquête sociale. Pour ces jeunes hommes, majoritairement nés autour de 1880, il s'agit de satisfaire à l'héritage de leur famille et à celui d'une Eglise soucieuse de réaffirmer son autorité culturelle dans une société laïcisée. Ce qu'imposera cette « renaissance littéraire catholique » c'est une spécificité de la parole catholique dans le champ intellectuel, contre la subordination cléricale, contre l'hégémonie du maurrassisme aussi. Malgré son échec littéraire, malgré sa déréliction à la fin des années vingt, elle a contribué à la mise en œuvre d'un discours intellectuel catholique dont les contempteurs de la « crise de civilisation » des années 1930 seront

18 Sur cette revue : Hervé Serry, *Naissance de l'intellectuel catholique*, op.cit., p. 328 sq.

19 *Vigile*, premier cahier 1930, p. 9.

les porteurs, à l'instar de la revue *Esprit* créée par Emmanuel Mounier.